

celui-là même qui le jour de l'enlèvement, l'avait menacé d'un couteau-poignard pour le faire taire.

Oh ! celui-là, ce vilain homme aux traits durs, au visage coupé, masque hideux de truand, celui-là il le détestait plus encore que les autres.

Son antipathie se transformait en haine, il lui aurait fait du mal s'il avait pu. Mais, trop faible, il attendait.

Il est certain qu'il germait en cette âme frêle, meurtrie et comprimée, un sentiment profond qui, plus tard, deviendrait terrible, et se ferait jour peut-être.

Ah ! si le pauvre enfant avait su que Lagny se trouvait sur le chemin de Meaux et de Vasset, il eût peut-être essayé de s'enfuir, de rejoindre ses parents nourriciers.

Mais on le laissait, au point de vue géographique, dans une ignorance facile à comprendre. Et puis il avait vu tant de villes déjà, parcouru tant de routes qu'il ne s'inquiétait plus de savoir où on le menait.

Cependant, quand il crut reconnaître Pierre Lorrain dans le chemin de fer, il eut comme un pressentiment, l'intuition qu'il n'était pas loin de son pays natal.

Mais comme il criait encore :

—Pierre, Pierre, viens, je suis Gaston ! une formidable gifle lui coupa la parole.

C'était l'aîné des Rouquin, Frank, l'ennemi, la terreur de l'enfant, qui venait de surgir tout à coup près de lui, et qui le rappelait aussi brutalement au sentiment de son esclavage.

Placé sur le devant de la roulotte, il avait vu le manège du malheureux gamin, et pendant quelques secondes l'avait observé.

Sans savoir au juste de quoi il s'agissait, mais soupçonneux par nature et par nécessité, toujours prompt à réprimer les vellétés d'indépendance de ses pensionnaires, il avait franchi, dès le premier appel de Gaston, les trois marches qui le séparaient du sol, et se ruant sur sa faible victime, il venait de la frapper.

Malgré la souffrance ressentie et la crainte que lui inspirait son bourreau, Gaston se révolta.

—Je viens de voir Pierre, dit-il, et je veux le rejoindre !

Une seconde gifle l'interrompit de nouveau.

L'enfant laissa échapper un cri de douleur, mais ne quitta pas la barrière.

Alors Frank le prit par les épaules et, rudement, à coups de pied le poussa vers la roulotte, à la porte de laquelle se tenait la vieille Rouquin, lorsque des piétons qui se rendaient à la gare s'arrêtèrent indignés.

Sept ou huit personnes s'approchèrent vivement, parmi lesquelles un jeune homme et deux femmes de mise très riche, bien qu'un peu excentrique.

La plus jeune des deux, une brune de vingt ans environ, à la physionomie intelligente et très mobile ; jolie, mais d'une joliesse originale et hardie, comme sont très souvent les filles moralement émancipées de la libre Amérique, apostropha vivement le saltimbanque.

—Aoh ! fit-elle, vous êtes méchant, l'homme, très méchant !

—Je gagerais que vous n'êtes pas Français, dit à son tour le blond compagnon de la jeune femme, car en ce pays on ne frappe pas aussi brutalement les petits enfants.

—Mêlez-vous donc de vos affaires, vous, espèce d'English ! répliqua grossièrement le Rouquin.

—Oh ! l'insolent ! fit l'Américaine.

—Madame a raison, dit gravement un monsieur à cheveux blancs qui observait la scène et qui s'approcha.

Vous êtes une brute, continua-t-il en regardant le saltimbanque dans les yeux ; si je ne me retenais, je vous signalerais au commissaire de police du pays.

Pendant qu'il disait cela, le jeune homme blond s'était approché de Gaston, et suivi de la plus âgée des deux femmes qui l'accompagnaient, il questionnait doucement l'enfant.

—Cet homme est-il votre père, mon petit ami ?

—Oh non ! monsieur.

A ce moment, la vieille Rouquin s'approcha, et doucereuse prit la parole.

—Bien sûr, que mon fils n'est pas le père de ce petit, puisqu'il n'a pas de parents ; c'est un abandonné.

—Si, madame ! s'écria Gaston, j'ai une maman à Paris.

Elle ment la vieille, elle est méchante, allez !

Et comme les autres paraissaient s'apitoyer davantage, la Rouquin répliqua :

—Pauvre garçon ! il le croit, vous savez à cet âge-là, on ne sait pas bien.

Il prend pour sa mère une vieille paysanne qui l'a élevé par charité, mais qui n'en veut plus, il est si mauvais sujet.

Pendant qu'elle répondait ainsi à l'Américain, la querelle entre le vieux monsieur, l'Américaine et Frank Rouquin s'était envenimée ; d'autres passants manifestaient aussi leur mécontentement.

A une nouvelle insulte du saltimbanque, le vieillard, indigné

leva sa canne, menaçant. Le bruit fit accourir ensemble le vieux pitre et le clown du cirque pendant que le Yankee, sans écouter davantage la vieille qui continuait à dire tout le mal possible de Gaston, s'élançait au secours de sa sœur que le clown et le pitre venaient de prendre à parti.

La mère Rouquin profita de cette diversion pour faire rentrer au plus vite Gaston qu'elle enferma dans la roulotte.

Quant à John Baltimore, il tira tranquillement d'une poche spéciale un revolver chargé, et le braquant sur les saltimbanques, il dit froidement avec son inimitable accent :

—Si vous continuez à insulter miss Edith Baltimore, ma sœur et monsieur le respectable Français que voici, je tire ; vous comprenez ?

Devant cette menace froide et résolue, Frank Rouquin changea subitement d'attitude, tandis que ses deux acolytes disparaissaient prudemment :

—Possible, dit le saltimbanque, que je me sois laissé entraîner un peu loin, mais ce gamin est si méchant, si menteur.

Il continua d'un ton bourru.

—C'est vrai, ça, on n'en peut rien faire, c'est feignant comme une couleuvre !

—Si vous le preniez par la douceur, vous réussiriez mieux, repartit le vieillard, vous êtes trop brutal.

—Oh ! oui, beaucoup mieux, affirma miss Edith.

—Bast, c'est facile à dire, je voudrais bien vous y voir !

—En tout cas, reprit encore le vieux monsieur, on vous surveillera, c'est moi qui vous le dis.

—Oh ! faut pas vous fâcher ni m'en vouloir. On s'est un peu emporté, pas vrai ; c'est les nerfs, n'est-ce pas, monsieur l'Anglais ?

Master Baltimore ne répondit rien, mais il remit tranquillement son revolver dans sa poche et entraîna lentement ses compagnes, tandis que le Rouquin grommelait :

—Faut pourtant bien qu'il gagne son pain ce mioche-là ; nous sommes pas riches, nous, des travailleurs, quoi, et honnêtes, on peut s'en vanter !

Puis les passants se retirant peu à peu, il tourna le dos, paraissant s'occuper de son établissement.

A la suite de cette scène, Gaston passa presque une bonne journée, car les Rouquin n'exigèrent pas qu'il travaillât. Il eut la permission de se reposer à condition qu'il ne sortirait pas de la roulotte et n'appellerait pas.

Frank Rouquin, un peu troublé par l'intervention des promeneurs, craignant d'autre part d'être surveillé, interrogé peut-être, avait résolu de ne plus montrer l'enfant au public de Lagny.

D'ailleurs, l'incident du chemin de fer lui prouvait que sa victime avait des attaches dans ce pays ; de la famille sans doute ? On pouvait avoir reconnu l'enfant, demander des explications, porter une plainte, les faire arrêter peut-être ?

Tout cela était inquiétant, le misérable se sentait mal à l'aise en restant à Lagny.

Aussi prit-il rapidement une décision qui, communiquée aux siens pendant le dîner, fut pleinement approuvée.

Le lendemain matin à trois heures et demie, Gaston qui toute la nuit avait pensé à son cher Pierre, à sa mère, et chez qui l'espoir de les revoir bientôt avait fait éclosion, Gaston, disons-nous, fut profondément étonné de se sentir cahoté sur le mauvais lit où il couchait habituellement.

Il se leva sans bruit, grimpa sur une table, mit sa tête rose à l'étroite fenêtre de la roulotte et s'aperçut avec tristesse qu'on était en route, en pleine campagne déjà.

En effet, pour éviter des désagréments possibles, les Rouquin abandonnaient brusquement Lagny et se dirigeaient vers Orléans, sans toutefois entrer dans Paris.

—Adieu, adieu, grand Pierre ! murmura l'enfant dont le désespoir s'exhala en de grosses larmes silencieuses, tandis que s'étendait sur sa jeune âme comme un voile épais tissé de tristesse et de misère.

IV

Cependant les Merlin avaient quitté Nogent.

Ils s'étaient installés à Passy, dans un joli pavillon entre cour et jardin. Ce n'était pas sans motif et sans y avoir longuement réfléchi que Mme Merlin s'était arrêtée à cette détermination, et qu'elle avait choisi de préférence ce quartier en grande partie habitée par la bourgeoisie aisée.

Là, pensait-elle, il lui serait possible de nouer dans l'avenir quelques relations qui lui permettraient un jour d'établir sa fille Claire comme elle l'avait depuis longtemps rêvé. Et puis, il lui semblait aussi qu'il allait rejaillir sur elle un peu de cette honnêteté, de cette distinction dont le milieu était imprégné.

D'autre part, le séjour de la villa de Nogent leur était devenu intolérable.

Mme Merlin, femme forte, comme on l'a vu, était certainement